

—Puisque ma mère ignore.

—Mon devoir est de tout lui dire. Elle souffrira, mais crois-tu qu'elle ne souffrirait pas bien davantage et qu'elle n'aurait pas le droit de m'accuser, si quelque jour, alors qu'il serait trop tard, elle venait à apprendre la vérité sur toi ? Puisque tu le veux, je ne dirai rien à ceux qui te jugeront, mais à Mme de Cheverny je dirai tout !

—Marjolaine !

—Je lui dirai tout. Elle décidera elle-même ce qu'il faudra qu'elle fasse. Et, quelle que soit sa volonté, nous obéirons. Elle est ta mère. Elle a le droit d'ordonner. C'est d'elle qu'il s'agit en tout cela. Et si elle ne veut pas de ton sacrifice, elle a le droit de le refuser !

Il se taisait. Il comprenait bien qu'il n'empêcherait pas Marjolaine de parler. Du moins, il était un autre secret, bien plus grave encore, et qu'il gardait au fond de son cœur. Personne ne le connaîtrait jamais, ce secret, ni Marjolaine ni les autres : Bernard seul en était le confident. Ce secret, c'était son dévouement pour son frère. Tous les indices, toutes les preuves l'accusaient. Il le savait bien. Et il donnait raison à toutes ces preuves en s'accusant lui-même.

—Va, dit-il tristement, puisque tu ne m'aimes pas assez pour m'obéir, ie ne te retiens plus.

Elle eut un sourire triste, et avec un doux reproche :

—Du moins l'amour que j'ai pour toi n'est combattu chez moi par nulle autre affection.

Elle tendit son front. Il vit qu'elle était accablée par cette scène. Il craignait qu'elle ne partît avec la conviction qu'elle n'était plus aimée. Il l'embrassa longuement, la retenant contre son cœur, la regardant tout au fond des yeux.

—Je t'aime, chère et douce enfant ! dit-il.

Alors son cœur se fondit et de nouveau elle pleura. Le surveillant venait d'ouvrir la porte.

—Mademoiselle ? dit-il.

Il fallait partir. Ils s'embrassèrent encore. Jacques sortit, lui envoyant, du bout des doigts, un baiser. Il avait les yeux rouges. La permission de Marjolaine portait qu'elle pourrait voir Jacques et Bernard l'un après l'autre. On lui amena Bernard quelques minutes après. En revenant aux Aulnaies, elle voulait pouvoir dire à la comtesse qu'elle avait vu son fils, elle voulait apporter à celui-ci les tendresses de la mère, les consolations et les baisers du fils. Le premier mot de Bernard fut pour demander :

—Pourquoi ma mère n'est-elle pas venue ?

Marjolaine dut lui expliquer que Bernerette, en apprenant la mort de Gironde, en se trouvant tout à coup devant le cadavre de celui qu'elle aimait, était tombée gravement malade. Tous les ressorts de sa vie semblaient brisés.

—Elle est en danger ? interrogea Bernard.

—Oui. L'enfant aimait Gironde. Cet amour devait lui porter malheur.

Bernard et Mme de Cheverny, lorsqu'ils avaient deviné cet amour naissant, en avaient prévu les funestes et douloureuses conséquences. Puis Bernard après s'être enquis de tous ceux qu'il aimait demanda à Marjolaine.

—Vous avez obtenu la permission de voir Jacques ?

—Oui.

—Vous l'avez vu ?

—A l'instant. Quelques minutes avant vous.

—Il ne vous a rien dit de particulier.

—Monsieur Bernard, votre secret n'en est plus un pour moi.

—Vous savez qu'il est mon frère ?

—C'est moi qui le lui ai appris.

—Alors, Marjolaine, écoutez bien ceci : Ce n'est pas seulement pour sauver ma mère que Jacques refuse de parler. Ce n'est pas seulement pour lui épargner une grande douleur, mais Jacques s'accuse d'un crime qu'il n'a pas commis. Il veut me sauver en se sacrifiant, car si on continue de le croire, c'est la mort certaine. Il est innocent. Gironde a été tué par moi. Puisque je le dis, puisque je le crie, pourquoi le croit-on, lui ? Pourquoi ne me croit-on pas moi ? Alors Marjolaine, il faut le sauver, le sauver, entendez-vous, malgré lui.

—Je ferai tout ce qu'il sera possible de faire.

Ils se séparèrent. Le lendemain dès le matin,

elle était de retour aux Aulnaies et rendait compte à Mme de Cheverny de ces deux entrevues.

Bernerette était toujours malade et Mme de Cheverny était dans la plus grande inquiétude. Cependant le médecin, depuis deux jours, concevait un peu d'espoir de sauver la malade. Les jours suivants l'espérance, si faible grandit encore. Bernerette semblait moins abattue. Et au fur et à mesure qu'elle reprenait quelques forces la comtesse, de son côté renaissait à la vie. C'est à peine si elle avait fait quelques questions à Marjolaine sur Bernard, sur Jacques. Maintenant, plus rassurée sur le compte de Bernerette, elle voulut tout savoir, ce qu'avait dit Jacques, ce qu'avait dit son fils, ce qu'avait dit surtout le capitaine rapporteur.

—Jacques et Bernard continuent de s'accuser, Jacques prétendant être le seul meurtrier, Bernard prétendant la même chose.

—Etrange ! murmura la comtesse.

Marjolaine secoua la tête. Le moment était venu de parler.

—Pas si étrange que vous le dites, madame. Ces jeunes gens s'aiment non pas comme des amis, mais... mais comme deux frères.

Mme de Cheverny tressaillit.

—Comme deux frères.

—Ah ! madame, je sais que je vais vous faire une grande joie, je sais que je vais vous faire aussi une grande peine. Mais mon devoir m'oblige à parler.

—Que voulez-vous dire ?

Marjolaine eut un moment d'hésitation, cherchant comment pallier le coup brutal qu'une trop soudaine révélation pourrait produire chez Mme de Cheverny.

—Si vous saviez, madame, combien je suis troublée, bouleversée, depuis la confiance que vous m'avez faite, un soir, alors que nous étions assises là-bas, tout au fond du jardin.

—Ah !

—J'aurais voulu tout vous dire, à ce moment, mais je n'ai pas osé, mon émotion était si grande ! Puis, ce secret n'était pas le mien. Alors, je me suis tue.

—Je ne vous comprends pas, ma chère Marjolaine.

—Au fur et à mesure que vous me racontiez l'histoire de votre jeunesse, celle de cette liaison avec Julien Rémondet, et surtout les tristes et navants détails de l'abandon de votre pauvre enfant, la lumière se faisait dans mon esprit, et l'histoire commencée par vous, madame, j'aurais pu l'achever moi-même.

—L'achever ? vous, Marjolaine ?

—Moi. Ah ! madame, je vous en supplie, ayez du courage.

—J'en aurai, mais qu'allez-vous m'apprendre ?

—Le nom de votre enfant !

—Vous le connaissez.

—Je le connais.

Mme de Cheverny regarda Marjolaine d'un air hébété. Evidemment elle crut, ne fût-ce qu'une seconde, que la jeune fille avait perdu la raison. Elle lui prit la main et avec tendresse :

—Mon enfant, dit-elle, mon enfant !

Marjolaine comprit et souriant avec tristesse :

—Oh ! madame, je ne suis pas folle ! Non seulement je le connais, le fils que vous avez perdu,

mais je connais aussi les braves gens qui l'ont recueilli, élevé, la jeune fille qui lui a servi de mère et qui ne l'a jamais quitté, et qui a fait de lui, elle a bien le droit d'en être fière, un jeune homme d'un noble et grand caractère, de tous points digne de vous ! madame.

—Marjolaine, vous ne vous moquez pas de moi ? Marjolaine, c'est vrai ? Vous réfléchissez bien à ce que vous dites ? Ce serait horrible, mon enfant, si vous vous trompiez ! On ne peut ainsi briser deux fois le cœur d'une mère.

—Je ne me trompe pas !

—Mon fils ?

—Vous le connaissez ! vous lui avez parlé maintes fois, vous le trouvez beau, intelligent, distingué. Que de fois vous m'avez dit, en parlant de lui, qu'une mère aurait été heureuse de le nommer son fils !

—Mais qui donc ? qui donc ?

—Et en le regardant, si vous avez songé à

l'homme que vous avez jadis aimé, il n'est pas possible que vous n'ayez point retrouvé des traits de cet homme sur la physionomie de son enfant.

—Marjolaine !

Et elle était, la pauvre femme, dans une émotion difficile à décrire. Marjolaine se tut. Elle en avait assez dit pour que Mme de Cheverny pût deviner. Marguerite passa lentement la main sur son front.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu !

Elle fit quelques pas, marchant par soubresauts, s'arrêtant tout à coup pour rêver, puis regardant Marjolaine silencieuse. A la fin, elle revint vers la jeune fille.

—Il s'agit de Jacques ?

Elle parlait d'une voix étouffée.

—Oui, il s'agit de lui.

—Pourquoi ne m'avoir jamais rien dit ?

—Je n'ai connu cette histoire, je n'ai su que vous étiez sa mère que du jour de votre confiance.

—Et lui !

—Le lendemain même je lui ai tout dit.

—Alors ?

—Alors, il connaissait l'indignité de Gironde. Il savait que Gironde et Patoche vous rejoindraient dans le pavillon des Aulnaies. Il craignit une insulte de l'un de ces deux hommes. Il voulut être là pour vous protéger.

—Et Bernard ? Bernard ? Lui aussi était là, écoutait, attendait !

—Bernard sait que Jacques est son frère.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! protégez-moi ! murmura la comtesse.

A suivre

L'AN DU SEIGNEUR 1819

La loterie de l'Etat de la Louisiane est une institution inhérente à la constitution de l'Etat de la Louisiane. Elle a pour but une œuvre de charité et on sait trop quel bien elle fait dans l'Etat pour ne pas estimer cette institution. Avant de s'ajourner, le 10 juillet dernier, la législature de l'Etat de la Louisiane a ordonné qu'aux élections de 1892 on soumette au peuple un amendement à la constitution de l'Etat, prolongeant la charte de la loterie jusqu'en 1919. En attendant la charte actuelle est bonne jusqu'au 1er janvier 1895. La compagnie ne veut rien changer à son mode d'affaires, pas la moindre chose. Sous la gérance des généraux Beauregard et Early, la loterie s'est fait une réputation universelle d'équité et d'honnêteté. C'est ainsi que s'exprime le *Nashville (Tenn) Banner*, du 15 août.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infallible pour ces maladies, le " Régulateur de la Santé de la femme " et un " Ferme Pourous Plaster " du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc, Picault et Contant, Laviolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. (Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manville, R. I.

\$2.25
CHEMISES BLANCHES

Devant plissé, pour

\$1.25

— SIX POUR \$6.75 —

Chemises sur commande \$1.50

GUIMOND

15 ST-LAURENT